

PRÉSENCE

magazine

Volume 6 • N° 46

NOVEMBRE 1997 • 3,75 \$

RENCONTRE

Femme
médecin en
altitude
**SUZANNE
LABELLE**

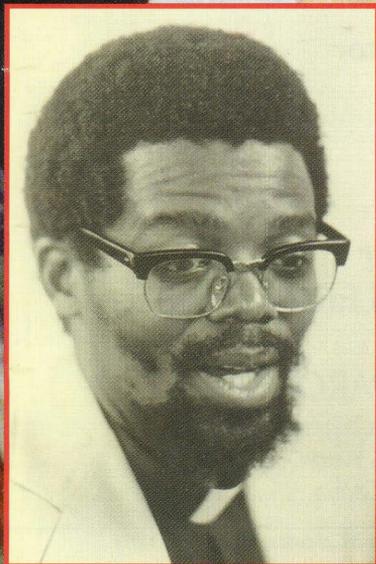


DOSSIER

La théologie :
un luxe
essentiel

REPORTAGE

Cherchez et
vous trouverez!





L'armée m'alarme!

Celui qu'on a appelé le bourreau d'Auschwitz, Adolf Eichmann, n'avait trouvé qu'une seule excuse à ses forfaits lors de son procès à Jérusalem, où il devait répondre des actes que l'histoire ne s'est pas contentée de qualifier de crimes de guerre, mais de crimes contre l'humanité. «J'ai obéi aux ordres», c'était toute sa défense.



De son côté, l'aumônier militaire qui a béni avant leur décollage les bombardiers américains qui ont déclenché l'enfer sur Hiroshima et Nagasaki en août 1945, a confié ses états d'âme à Théodore Monod¹, ce fascinant personnage qui, à 95 ans, continue à sillonner les déserts à la recherche du plus petit signe de vie, et qui semble bien y avoir trouvé la sagesse, en prime. «J'ai fait ça parce qu'on m'a demandé de le faire», avouait ce prêtre. Ensuite, raconte Monod, il a ajouté: «J'ai réfléchi et je me suis repenti.» Les deux hommes se sont rencontrés durant un pèlerinage à pied vers Bethléem.

LES HORREURS: LES GRANDES... ET LES «PETITES»

Eichmann, jusqu'à l'échafaud, ne manifesterait jamais ni l'ombre d'un regret ni celle d'un remords pour avoir exécuté, avec une effrayante efficacité, le plan diabolique d'épuration ethnique mis au point par Hitler et ses sinistres acolytes. Quant à l'aumônier, après avoir «réfléchi», il estimera avoir commis une faute en accordant sa bénédiction à un avion et à son équipage dont la seule et unique mission était de vouer à une mort affreuse des populations civiles, hommes, femmes et enfants confondus, dont l'anéantissement était considéré comme l'argument ultime capable de dissuader l'Empire nippon de poursuivre sa guerre expansionniste. La stratégie, on le sait, a réussi. Si bien que nous avons eu droit à la constitution et au maintien, jusqu'à tout récemment, d'arsenaux

«Si la vie vous intéresse...» Qui ne se souvient de ce fameux slogan publicitaire des Forces armées canadiennes s'adressant aux jeunes et leur promettant une vie palpitante?

nucléaires capables, paraît-il, de détruire 40 fois la planète. Le chiffre rend songeur. Mais laissons là les éminents stratèges de l'équilibre de la terreur et attardons-nous à l'horreur ordinaire qui se vit à l'ombre des campements militaires. C'est ainsi que je choisis de l'appeler, puisqu'une foule d'événements ayant défrayé les manchettes ces dernières années nous donnent hélas à croire que les forces armées, à travers le monde, en sont coutumières.

Je dirai les choses comme je les vois, et mon regard n'est pas tendre, même si je sais qu'en novembre, plus encore qu'en aucun autre moment de l'année, à cause de son Jour du souvenir, de ses coquelicots, de ses couronnes déposées aux monuments dédiés ici et ailleurs au soldat inconnu, de ses fanfares et des notes déchirantes du cor sonnante l'appel aux morts, il n'est pas de bon ton de critiquer l'armée, dont on voudrait que la population civile ne retienne que les hauts faits. On souhaiterait qu'elle jette un voile pudique sur ses basses oeuvres, ou qu'elle y passe l'éponge, quand il s'est révélé impossible de parfaitement les masquer.

Pourquoi ai-je osé d'entrée de jeu tout à l'heure évoquer dans un même souffle un SS hitlérien et un aumônier militaire dont le rapport à la guerre et aux monstruosité qui s'y

sont commises a été, à l'évidence, si totalement différent? Pourquoi, si ce n'est pour signifier que foncièrement, et en dépit des rôles qu'on y joue, le passage dans l'armée a quelque chose de déshumanisant. «*J'ai obéi aux ordres. On m'a demandé de le faire.*» Cela suffit, la cause est prétendument entendue, peu importe que la fonction exige qu'on manie «le sabre ou le goupillon». Déjà, cette soumission inconditionnelle aux ordres qu'implique la culture militaire a quelque chose d'effrayant, puisqu'elle nie aux individus le droit, pour ne pas dire le devoir, d'écouter d'abord et avant tout la voix de leur conscience. Mais cela, on le comprend, ne rend pas compte de tous les problèmes que connaissent les armées, qu'on les appelle «incidents», «dérapages» ou «bavures».

DES SOLDATS... MÉCONNUS

Le maniement des armes, les techniques d'autodéfense, les stratégies de survie en milieu hostile, le développement de la bonne forme physique, toutes connaissances, aptitudes et compétences indispensables à qui risque d'avoir à marcher au combat, sont enseignés et appris dans un milieu où le culte de la discipline et de l'obéissance aveugle est trop souvent inculqué dans un climat de violence physique et surtout, sans doute, de harcèlement psychologique qui semblent l'expression d'un souverain mépris des recrues et des subordonnés en général. Dans cette atmosphère asphyxiante, comment ne pas accumuler les frustrations? Et quand la mesure est pleine, comment prévenir qu'elle ne déborde et ne déferle sur les plus faibles et les plus vulnérables que les hasards de la guerre... ou des missions de paix jettent à portée de main de gens en armes en grand besoin de se défouler?

«*La guerre c'est la guerre.*» Telle est, habituellement, l'excuse censée expliquer, à défaut de les justifier tout à fait, les viols, les pillages et les exactions en tous genres dont se sont rendus coupables les soldats, à quelque époque ou sous quelque drapeau qu'ils aient combattu. Mais aujourd'hui, alors que les forces armées des pays occidentaux en particulier sont appelées à participer à des missions de paix plutôt que de guerre, les dérapages inhumains se multiplient néanmoins. Ils ne sont pas que le fait des simples soldats, des officiers y prêtent aussi la main. Et s'ils ne participent pas eux-mêmes aux exactions, ils détournent les yeux, font la sourde oreille devant les dénonciations, démentent les accusations si elles sont portées à la connaissance publique et détruisent les preuves au besoin. Rien ne doit venir ternir l'image de l'armée. Trop de soldats sont morts sous les drapeaux dans de *justes guerres*... Toute remise en cause de ses méthodes, de sa *culture*, est perçue comme un outrage à leur mémoire. Quelle aberrante conclusion! L'héroïsme des uns ne justifiera jamais la barbarie des autres.

Les médias nous ont abreuvés jusqu'à plus soif ces dernières années du récit détaillé des violences physiques et psychologiques que des jeunes soldats s'infligent entre eux à l'occasion d'initiations. Les états-majors, ici et ailleurs, ont eu à répondre des orgies, des viols, des tortures et des meurtres commis par certains éléments de leurs troupes durant des

missions de paix. Les tribunaux militaires paraissent bien souvent d'une consternante clémence vis-à-vis les contrevenants. L'armée a ses lois que nos lois ne comprennent pas.

Et de retour à la maison? Tout ne va pas non plus dans le meilleur des mondes. Une étude préparée par le ministère de la Défense du Canada² en vient à la conclusion que les cas de violence conjugale sont nombreux chez les membres de l'armée «à tous les niveaux de la hiérarchie militaire», même s'il semble que le problème décroît à mesure qu'on monte dans l'échelle, selon les auteurs de cette enquête à tout le moins. La faible estime de soi et les problèmes financiers qui frappent davantage les simples soldats accroissent les risques de violence familiale. Toujours selon cette même source, «*on note également 50 % plus de cas d'alcoolisme parmi les militaires que chez les civils.*»

Les dépressions et les suicides y sont plus nombreux aussi que dans le reste de la population. Comment s'en étonner? Tout le monde n'est pas fait pour résister sans dommages psychologiques irréparables aux méfaits de la culture militaire.

AU PAS... DE LA FIERTÉ

Des jeunes filles en robes claires acclamant et couvrant de baisers et de fleurs des libérateurs paradant sur leurs chars d'assaut enfin désarmés, des G.I. débonnaire distribuant chewing-gum et chocolats à des enfants rieurs et dépenaillés, telles étaient les images auxquelles le cinéma de ma jeunesse m'avait habituée. Les soldats sortis vainqueurs de la guerre devaient faire figure d'anges. Les monstruosité, c'étaient les vaincus qui les avaient commises. Cette vision simpliste a fait son temps.

Grâce à l'armée, je le sais, des jeunes gens sans grandes ressources financières ont pu apprendre un métier, une profession et, si la conjoncture politique s'y prêtait... vivre en paix! «*Si la vie vous intéresse, rejoignez les forces armées.*», disait la publicité, il y a quelques années. C'est le côté lumineux de la médaille. Son revers est frappé au sceau de l'obéissance aveugle, de la discipline bête et méchante, un terreau par trop propice à la prolifération de la frustration et de la violence.

* * *

Il sera toujours difficile de me convaincre que nous avons besoin d'une force militaire de mer, de terre et de l'air armée jusqu'aux dents. Mais si nous devons considérer son maintien pour des raisons stratégiques comme un *mal nécessaire*, alors de toute urgence il faut la réformer. Car, pour l'heure, elle engendre plus d'alarme et de malaise qu'elle ne suscite de confiance et de fierté. ■

* Marie Gratton est professeure à la Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie de l'Université de Sherbrooke.

1. Pour faire plus ample connaissance avec Théodore Monod, on pourra lire l'entrevue qu'il a accordée à Christian Rioux dans *Le Devoir* du 4 août 1997.

2. Un bref résumé de cette enquête a été publié dans *Le Devoir* du 5 août 1997.